

MONTE-CRISTO, CHIMISTE ET PHYSICIEN DES TÉLÉCOMMUNICATIONS

Du télégraphe optique au télégraphe électrique

S'il émerge à l'histoire de France, qui lui doit tant de beaux enfants à la hussarde, Dumas émerge également à l'histoire des techniques et, plus spécialement, à l'histoire des technologies de la communication. Catherine Bertho n'a pas manqué ainsi de faire place, dans son remarquable ouvrage sur les développements du télégraphe et du téléphone, à un long extrait de l'épisode figurant au chapitre LXI du *Comte de Monte-Cristo*, plaisamment intitulé « Le moyen de délivrer un jardinier des loirs qui mangent ses pêches », mais dont le propos narratif et symbolique se trouvait amorcé à la fin du chapitre précédent, explicitement intitulé, quant à lui, « Le télégraphe¹ ». Dumas se voyait là en fort bonne compagnie puisque la même section de cet ouvrage avait réservé un premier encadré à un extrait de *Lucien Leuwen*, illustratif des liens établis entre télégraphie aérienne et pouvoir d'État, comme l'épisode de *Monte-Cristo* le serait, quelques pages plus loin, des faits de détournement dont le réseau télégraphique a été l'objet sous la monarchie de Juillet². C'est

-
- 1 Alexandre Dumas, « Le télégraphe » et « Le moyen de délivrer un jardinier des loirs qui mangent ses pêches », dans *Le Comte de Monte-Cristo*, éd. Gilbert Sigaux, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, respectivement aux p. 746-755 et p. 756-766 [même pagination dans l'édition en deux volumes dans la collection « Folio », 1998].
 - 2 Catherine Bertho, « Les grands bras du télégraphe aérien (1793-1855) », dans *Télégraphes et téléphones de Valmy au microprocesseur*, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1981, respectivement aux p. 40-42 (Stendhal) et p. 47-51 (Dumas). L'extrait retenu par Catherine Bertho est emprunté au seul chapitre LVI du roman. Il correspond au dialogue entre Monte-Cristo et le stationnaire du télégraphe de Montlhéry. On connaît la suite : soudoyé par les quinze mille francs que le comte lui met sous le nez, celui-ci accepte finalement de faire remonter vers le gouvernement une fausse dépêche relative au retour du roi don Carlos en Espagne et susceptible d'influer sur les valeurs boursières de Danglars ; informé en primeur par Lucien Debray, secrétaire particulier du ministre de l'Intérieur, le banquier revendra immédiatement ses fonds espagnols, en ne perdant que cinq cent mille francs dans l'opération. L'information, publiée dans *Le Messager*, sera

que Dumas se montre, au cœur de ce roman très contemporain, dont le temps de l'action principale n'est guère séparé que de six années du moment de sa publication¹, en prise sur un événement ayant fait grand bruit en 1836, soit deux années avant celle où l'épisode en question est censé se dérouler : l'arrestation de deux banquiers bordelais coupables d'avoir obtenu auprès de plusieurs stationnaires du télégraphe de faire passer sur la ligne Paris-Bordeaux et d'intercepter à l'arrivée des signaux parasites les tenant informés, avant toute publication officielle, du cours de la rente à Paris².

La modernité du *Comte de Monte-Cristo* tient pour une part à cette ligne de continuité établie entre chronique judiciaire et fable romanesque, sur fond de réseau télégraphique, de même qu'entre les suffixes péjoratifs des patronymes du financier Ouvrard et du banquier Danglars, sur fond d'escroquerie espagnole³. Elle tient plus encore, ainsi que je l'ai montré ailleurs⁴, au fait que cet épisode du télégraphe rend singulièrement visible l'allégorie de la communication que le roman développe à différents niveaux de sa construction narrative, allant de son incipit très sémiologique⁵ à cette « voile blanche » qui signalera sur fond d'azur méditerranéen, quatorze cents pages plus loin, le départ d'un

démentie le lendemain : « C'est sans aucun fondement que *Le Messager* a annoncé hier la fuite de don Carlos et la révolte de Barcelone. / Le roi don Carlos n'a pas quitté Bourges, et la Péninsule jouit de la plus profonde tranquillité. / Un signe télégraphique mal interprété à cause du brouillard, a donné lieu à cette erreur. » (*Le Comte de Monte-Cristo*, éd. citée, p. 765-766). Les coupons espagnols doublent aussitôt de valeur, causant un manque à gagner d'un million de francs au banquier : c'est là, on le sait, le moment inducteur de son effondrement final.

- 1 Pour rappel, l'action du *Comte de Monte-Cristo* se déroule du 24 février 1815 au 5 octobre 1838 et sa publication, dans *Le Journal des débats*, du 28 août 1844 au 15 janvier 1846.
- 2 C. Bertho, *op. cit.*, p. 43-44. Faute d'une législation *ad hoc*, les banquiers et leurs complices furent relaxés ; par suite de quoi, la Chambre des députés et la Chambre des pairs devaient voter l'année suivante une loi instituant le monopole officiel de la puissance publique sur le réseau des transmissions télégraphiques (*ibid.*, p. 46).
- 3 Grand financier du Directoire et de l'Empire, lié de près à la monarchie espagnole, Gabriel-Julien Ouvrard (1770-1846) fut ruiné et emprisonné pour corruption après l'expédition d'Espagne en 1823. S'il fut ensuite disculpé, son nom et le parfum d'escroquerie qu'il traînait après lui circulaient encore dans l'opinion publique à l'époque où Dumas publie son roman.
- 4 Pascal Durand, « Utopie et contre-utopie. La communication allégorique dans *Le Comte de Monte-Cristo* », dans *Dumas, une lecture de l'histoire* (Michel Arrous dir.), Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, p. 209-229.
- 5 « Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame de la Garde signala le trois-mâts le *Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples. » (A. Dumas, *op. cit.*, p. 3.)

Monte-Cristo ayant recouvré son identité perdue¹, en passant par les deux figures successivement incarnées par son héros, dépeint en victime sacrificielle puis en expert d'une communication dont il saura jouer de tous les ressorts – rapidité de déplacement, contrôle de l'information, maîtrise des formes spéculatives et fiduciaires de l'économie, dévoiement des formes anthropologiques de l'échange social, etc. – pour l'emporter finalement sur les trois pouvoirs coalisés de la Politique (Morcerf), de la Justice (Villefort) et de la Banque (Danglars); tout cela orchestré par une triple métaphore du *sang*, de l'*argent* et de l'*information*, dont la signification réversible ne peut être séparée d'une doctrine saint-simonienne que Dumas à la fois relaie et révoque². De même que le couloir de communication établi au château d'If entre la cellule de Dantès et celle de Faria, vecteur d'une transfusion de savoir allant de l'abbé omniscient au naïf emprisonné et de sa résurrection à la fois christique et vampirique, la scène du télégraphe fait ainsi office, dans toute cette machinerie, de point de cristallisation d'une symbolique diffuse. Dumas, pourrait-on dire, y joue cartes sur table, pour qui du moins saura voir autre chose qu'une anecdote et qu'une toile de fond décorative dans l'accord ainsi passé entre un aristocrate de carton pâte et un employé surnuméraire, sous les bras articulés du télégraphe de Montlhéry.

Cette scène si cardinale, je voudrais montrer qu'elle est non seulement grosse encore de tout un savoir à dimension technique autant qu'anthropologique, mais également porteuse, vers d'autres zones du roman, d'une assez étonnante préfiguration du télégraphe électrique, en cheville avec une modernité technique dont Dumas faufile les signes de façon plus ou moins cryptée dans la trame de son roman.

1 « Les yeux des deux jeunes gens [Valentine et Morrel] se fixèrent sur la ligne indiquée par le marin [Jacopo], et, sur la ligne d'un bleu foncé qui séparait à l'horizon le ciel de la Méditerranée, ils aperçurent une voile blanche, grande comme l'aile d'un goéland. » (*Ibid.*, p. 1398.)

2 C'est ainsi en effet que les figures mais aussi les valeurs circulatoires du sang, de l'argent et de l'information – dont le saint-simonisme a fait son armature symbolique – se retournent, dans le roman, du côté de motifs tels que ceux du vampirisme, de la dilapidation ostentatoire et de l'intoxication, ou bien encore du côté d'une instrumentalisation guerrière des conventions matrimoniales et des normes de l'hospitalité (ou, plus largement, du don/contre-don). Voir Pascal Durand, « Utopie et contre-utopie », article cité.

DU TÉLÉGRAPHE OPTIQUE...

Qui voudrait se représenter, à l'heure des téléphones portables et des réseaux sociaux, ce qu'était un *pneu* en fait de communication, et comment la chose circulait à Paris et en banlieue, trouverait dans *Baisers volés* de Truffaut, mieux que dans une notice technique, de quoi satisfaire sa curiosité¹. Et à qui s'interrogerait sur le mécanisme du télégraphe optique, rien ne serait plus utile que de recommander la lecture du chapitre LXI du *Comte de Monte-Cristo*. Tout s'y trouve en effet condensé relativement au fonctionnement et aux conditions d'utilisation du système très intégré fourni par Claude Chappe à l'État français : une machine avec ses bras articulés, câbles et manettes ; un code avec 92 positions correspondant à autant de pages et autant de mots ou de syntagmes types dans un répertoire ; un réseau de stations graduellement élargi à l'ensemble du territoire national et un corps d'employés sommairement formés à manipuler l'appareil et à le réparer en cas de panne. Stationnaires assez mal payés en effet – Dumas y insiste, car c'est l'une des clés de vraisemblance de l'épisode² – et tenus dans l'ignorance du code dont ils avaient à exécuter les instructions, afin de préserver d'un bout à l'autre de la ligne, où elles étaient respectivement encodées et décodées, le secret de dépêches d'abord exclusivement militaires, administratives ou diplomatiques³. Bien renseigné, le romancier livre de la sorte à son lecteur, en quelques pages, avec un mode d'emploi qui serait aussi le précis d'une technique de détournement, le plan en coupe d'un appareillage et d'un réseau.

1 Il y apprendrait aussi comment beurrer une biscotte sans la casser.

2 « "Faut-il passer beaucoup de temps à étudier la télégraphie, monsieur ? demanda Monte-Cristo. / Ce n'est pas l'étude qui est longue, c'est le surnumérariat. / – Et combien reçoit-on d'appointements ? / – Mille francs, monsieur. / – Ce n'est guère. / – Non ; mais on est logé, comme vous voyez." / Monte-Cristo regarda la chambre. / "Pourvu qu'il n'aille pas tenir à son logement," murmura-t-il. / On passa au troisième étage : c'était la chambre du télégraphe. Monte-Cristo regarda tour à tour les deux poignées de fer à l'aide desquelles l'employé faisait jouer la machine. » (A. Dumas, *op. cit.*, p. 760).

3 Sur ce système – unique au monde en 1832 et dont l'efficacité, couplée au monopole public dont il fait l'objet, freinera en France la transition vers le télégraphe électrique dans les années 1840, tandis que celui-ci se développera à vive allure sur un terrain relativement vierge et sous initiative privée en Angleterre et aux États-Unis –, voir Bruno Jacomy, *Une Histoire des techniques*, Paris, Seuil, coll. « Sciences », 1990, p. 70-272.

Encore son héros n'en voulait-il d'abord rien savoir. « Voulez-vous une lettre du ministre pour qu'on vous explique », lui avait proposé Villefort à la fin du chapitre précédent (« Le télégraphe ») :

Mais non [...], puisque je vous dis que je n'y veux rien comprendre. Du moment où j'y comprendrai quelque chose, il n'y aura plus de télégraphe, il n'y aura plus qu'un signe de M. Duchâtel ou de M. de Montalivet, transmis au préfet de Bayonne et travesti en deux mots grecs : Τηλε, γραφειν. C'est la bête aux pattes noires et le mot effrayant que je veux conserver dans toute leur pureté et dans toute ma vénération¹.

On pourrait ne voir dans cette docte ignorance, professée avant que des données techniques très précises soient fournies, qu'un fait d'ironie associé, dans la fiction, au dandysme et au double jeu auxquels se range en permanence le héros masqué. La longue tirade au fil de laquelle celui-ci avait fait assaut de métaphores pour caractériser et le télégraphe et son rapport au télégraphe montre pourtant qu'un autre profit de connaissance s'y trouve engrangé :

- En vérité, madame, dit Monte-Cristo, je ne sais si j'oserai vous dire où je vais.
- Bah ! dites toujours.
- Je vais, en véritable badaud que je suis, visiter une chose qui m'a bien souvent fait rêver des heures entières.
- Laquelle ?
- Un télégraphe. Ma foi tant pis, voilà le mot lâché.
- Un télégraphe ! répéta madame de Villefort.
- Eh mon Dieu, oui, un télégraphe. J'ai vu parfois au bout d'un chemin, sur un tertre, par un beau soleil, se lever ces bras noirs et pliants pareils aux pattes d'un immense coléoptère, et jamais ce ne fut sans émotion, je vous jure, car je pensais que ces signes bizarres fendait l'air avec précision, et portant à trois cents lieues la volonté inconnue d'un homme assis devant une table, à un autre homme assis à l'extrémité de la ligne devant une autre table, se dessinaient sur le gris du nuage ou sur l'azur du ciel, par la seule force du vouloir de ce chef tout-puissant : je croyais alors aux génies, aux sylphes, aux gnomes, aux pouvoirs occultes enfin, et je riais. Or, jamais l'envie ne m'était venue de voir de près ces gros insectes au ventre blanc, aux pattes noires et maigres, car je craignais de trouver sous leurs ailes de pierre le petit génie humain, bien gourmé, bien pédant, bien bourré de science, de cabale ou de sorcellerie. Mais voilà qu'un beau matin j'ai appris que le moteur de chaque télégraphe était un pauvre diable d'employé à douze cents francs par an,

1 A. Dumas, *op. cit.*, p. 755.

occupé tout le jour à regarder, non pas le ciel comme l'astronome, non pas l'eau comme le pêcheur, non pas le paysage comme un cerveau vide, mais bien l'insecte au ventre blanc, aux pattes noires, son correspondant, placé à quelque quatre ou cinq lieues de lui. Alors je me suis senti pris d'un désir curieux de voir de près cette chrysalide vivante et d'assister à la comédie que du fond de sa coque elle donne à cette autre chrysalide, en tirant les uns après les autres quelques bouts de ficelle.

– Et vous allez là ?

– J'y vais.

– À quel télégraphe ? À celui du ministère de l'Intérieur ou de l'Observatoire ? Oh ! non pas, je trouverais là des gens qui voudraient me forcer de comprendre des choses que je veux ignorer, et qui m'expliqueraient malgré moi un mystère qu'ils ne connaissent pas. Peste ! je veux garder les illusions que j'ai encore sur les insectes ; c'est bien assez d'avoir déjà perdu celles que j'avais sur les hommes. Je n'irai donc ni au télégraphe du ministère de l'Intérieur, ni au télégraphe de l'Observatoire. Ce qu'il me faut, c'est le télégraphe en plein champ, pour y trouver le pur bonhomme pétrifié dans sa tour¹.

La surcharge des métaphores empruntées aux deux répertoires du fantastique et de l'entomologie, sur un ton comique et au sujet d'une « comédie », satisfait sans doute, du côté du personnage joué par Dantès, à un effet d'esbroufe (verbale) autant que de distance (au discours), en accord avec la disposition ténébreuse et ironique qu'il s'emploie à incarner sur une scène micro-sociale réduite, de son point de vue, à un théâtre des opérations ; et sans doute correspond-elle aussi, du côté du romancier, moyennant une autre forme d'esbroufe et de distanciation, à une sorte de tribut décoratif payé à la littérarité de sa prose tirée à la ligne. Elle n'en contribue pas moins à élever « Le télégraphe », conformément au titre du chapitre, au rang d'une allégorie technologique. En mettant en regard la bizarrerie des signes télégraphiques, la « volonté inconnue » dont le réseau semble vibrer d'une extrémité à l'autre, les « pouvoirs occultes » animant les mouvements du télégraphe et, d'un autre côté, le misérable office rempli par « un pauvre diable d'employé [...] occupé tout le jour à regarder », en amont ou en aval du point qu'il occupe sur sa ligne, la machine dont il a à reproduire servilement les dispositions successives avec les bras de sa propre machine, Dumas fait bien plus, autrement dit, que tourner en figures de style les propriétés du télégraphe optique et souligner lourdement la fonction décisive que cet engin va remplir dans le cours d'un récit confondu avec le projet de vengeance

1 *Ibid.*, p. 754-755.

orchestré par son héros. Par une sorte de surcroît du symbolique sur le technique, à travers le point de vue pris sur cet objet – point de vue double, à la fois faussement naïf et bien informé –, il en fait ressortir non tant les contours matériels et le mécanisme que les représentations dont il se trouve enveloppé au sein d'une société ayant mis en place à grande échelle le premier réseau efficace de transport immatériel des messages. Une technologie dont on mesure et dont on surévalue tout ensemble, en général, les vertus pratiques et sociales, comme il en ira jusqu'à nous de toute *nouvelle technologie* dans le domaine, et dont on promet ou redoute l'efficacité selon que l'on appartient en particulier à la sphère des gouvernants ou au monde des gouvernés : d'un côté une machine du pouvoir, de l'autre une machine de pouvoir, et créditée des deux côtés de pouvoirs exorbitants, administration du territoire, des choses et des gens, au service de la sécurité et de la cohésion nationales, ou bien emprise plus ou moins sentie sur les populations et les esprits. Très redondantes, les figures relevant du registre de l'occulte (« volonté incon nue », « force du vouloir », « chef tout-puissant », « génies », « sylphes », « gnomes », « pouvoirs occultes », « science », « cabale », « sorcellerie ») et celles qui relèvent d'une entomologie repoussante (« bras noirs et pliants pareils aux pattes d'un immense coléoptère », « gros insectes au ventre blanc », « insecte au ventre blanc, aux pattes noires », « chrysalide vivante », « insectes », « bête aux pattes noires ») peuvent ainsi être reçues en tant que marqueurs rhétoriques d'une croyance diffuse, touchant soit aux vertus politiques et sociales attribuées à la technologie du télégraphe optique (comme ce sera le cas, plus près de nous, aux réseaux numériques), soit au pouvoir redoutable qu'on lui prête dans l'opinion publique, en particulier en milieu rural. On sait en effet que l'installation des engins de Chappe sur les collines, tours, clochers ou édifices construits pour la cause a durablement rempli d'inquiétude et de méfiance la population. Inquiétude naïve alimentée par la mobilité mystérieuse des bras articulés et la circulation, par-dessus les toits et les têtes, d'un flux invisible de messages silencieux. Méfiance assez légitime à l'endroit d'une technologie si évidemment corrélée au pouvoir d'État qu'on s'empressait d'en détruire les relais en temps d'insurrection ou d'émeute, de la même manière que révolutionnaires et putschistes du siècle suivant n'auront rien de plus urgent que de prendre d'assaut radios et télévisions.

Revenons au chapitre consacré au stationnaire de Montlhéry, sur qui Monte-Cristo tombe à l'improviste dans son jardin, occasion d'un amusant quiproquo voulant que le premier prenne d'abord le second pour un inspecteur de l'administration des télégraphes l'ayant surpris en flagrant délit d'abandon de poste (« Pardon, monsieur, répondit le bonhomme la main à la casquette, je ne suis pas là-haut, c'est vrai, mais je viens d'en descendre à l'instant même¹ »). Il n'est pas indifférent que cet employé, « maître invisible jusqu'alors du petit enclos », fasse irruption sur la scène de la narration sous forme impersonnelle et réifiée : « Tout à coup [Monte-Cristo] se heurta à quelque chose, tapi derrière une brouette de feuillage : ce quelque chose se redressa en laissant échapper une exclamation qui peignait son étonnement [...] »². Ce ne serait là qu'un détail à verser au comique de la situation si par deux fois déjà, à la fin du précédent chapitre, le romancier n'avait pas indexé en général l'employé du télégraphe du côté d'une pure fonction subordonnée à la machine – d'abord « autre chrysalide » au service, « du fond de sa coque », d'une « chrysalide vivante³ », puis « pur bonhomme pétrifié dans sa tour⁴ » – et s'il ne portait tant d'insistance, dans le chapitre qui nous occupe, sur la déshumanisation consentie à laquelle réduit cet emploi de télégraphiste :

- Monsieur était venu pour voir le télégraphe ? dit-il.
- Oui, monsieur, si toutefois cela n'est pas défendu par les règlements.
- Oh ! pas défendu le moins du monde, dit le jardinier, attendu qu'il n'y a rien de dangereux, vu que personne ne sait ni ne peut savoir ce que nous disons.
- On m'a dit, en effet, reprit le comte, que vous répétiez des signaux que vous ne compreniez pas vous-même.
- Certainement, monsieur, et j'aime bien mieux cela, dit en riant l'homme du télégraphe.
- Pourquoi aimez-vous mieux cela ?
- Parce que, de cette façon, je n'ai pas de responsabilité. Je suis une machine, moi, et pas autre chose, et pourvu que je fonctionne, on ne m'en demande pas davantage⁵.

1 *Ibid.*, p. 758.

2 *Ibid.*, p. 757.

3 *Ibid.*, p. 754.

4 *Ibid.*, p. 755. Ce « pur bonhomme pétrifié » étant aussi – et peut-être d'abord, si l'on suit la lettre du texte – le télégraphe à bras, sorte de pantin articulé.

5 *Ibid.*, p. 759-760.

Le télégraphe aérien, premier dispositif de télécommunication à grande échelle, peut en effet être vu aussi bien comme la première machine dans l'histoire à avoir réduit son opérateur au rang d'une autre machine à son propre service, en le privant de tout accès au sens des « signaux » qu'il avait à simplement relayer, et donc aussi à la signification des gestes qu'il avait à exécuter afin que les bras du sémaphore exécutent à leur tour, tout aussi obscurément, les mouvements correspondants. Le romancier a, à cet égard, une formule saisissante, qui dans un autre contexte passerait inaperçue : « l'homme au télégraphe ». « Monte-Cristo, écrit-il, en avait assez vu. Chaque homme a sa passion qui le mord au fond du cœur, comme chaque fruit a son ver ; celle de l'homme au télégraphe, c'était l'horticulture¹. » Supprimons la notation anecdotique, que reste-t-il ? L'identification d'un ouvrier à sa machine ou plutôt sa division entre une pure fonction (qui le prive de son humanité) et une passion (dans laquelle cette humanité se serait comme réfugiée et concentrée).

Que le stationnaire du télégraphe se prête « en riant » à cette aliénation – qui entre, secret des communications oblige, dans sa tâche – et qu'il mette quelque « orgueil » à faire valoir, plus loin, l'ingéniosité des seuls signaux qu'il est en mesure d'interpréter – ceux de début et de fin de la transmission² – n'enlève rien à la petite leçon de technologie critique que Dumas administre par son intermédiaire à ses lecteurs, à savoir que le télégraphe optique n'a pas seulement été une efficace machine de communication à distance, mais, comme toutes les machines à venir dans le même registre, une matrice anthropologique, et d'autant plus puissante sous ce rapport qu'ayant affaire aux signes et à leur circulation, elle touchait par deux côtés au moins à l'ordre du symbolique : par le côté du langage et par celui de l'échange social. Cette machine à communiquer aura donc été aussi une machine à fabriquer un type humain : à travers un certain rapport de l'employé à son travail, on vient de le voir ; et de façon plus large et diffuse à travers un certain rapport de l'homme social à son environnement.

Il est banal de rappeler que le réseau du télégraphe aérien, du fait de la circulation rapide qu'il permettait des messages d'un point à l'autre du pays, a fortement réaménagé le rapport traditionnel au temps et à

1 *Ibid.*, p. 759.

2 *Ibid.*, p. 760.

l'espace, dans un sens que la télégraphie électrique et le développement des réseaux ferroviaires allaient ensuite amplifier, en contribuant en outre à l'institution internationale d'une temporalité homogène, selon « un processus d'harmonisation qui mènera avant la fin du siècle à l'heure mondiale¹ ». Et il est vrai que là où le *Strogoff* de Verne sera, en guise de signe *contrario* d'un changement de civilisation, une sorte d'épopée de la lenteur consécutive à une rupture du fil télégraphique et ajustée à une régression vers un temps archaïque à mesure que son héros s'éloigne de Moscou vers la Sibérie, le *Monte-Cristo* de Dumas se confond à bien des égards avec une épopée de la vitesse et, par conséquent aussi, de rétrécissement de l'espace parcouru : vitesse des déplacements physiques du comte, rendus possibles par le système de transports qu'il a mis en place à l'échelle nationale ; vitesse aussi de propagation des informations vérifiées qu'il recueille et des informations trafiquées qu'il propage à travers les divers canaux de communication et réseaux de correspondants internationaux dont il dispose. Il est moins banal de s'aviser, grâce à la scène qui nous occupe, que « l'homme au télégraphe », pantin de chair assujetti par les câbles qu'il actionne à un pantin de bois et d'acier, est aussi, comme sa machine, un point sur une ligne de points et, en tant qu'employé, l'élément individuel d'une série sociale discontinue, celle que représentent de proche en proche l'ensemble des stationnaires, en rapport sans doute de proximité visuelle avec leurs « correspondants » immédiats en amont et en aval, dont ils ont à relayer les signaux, mais aussi en situation d'inclusion aveugle dans la totalité sociale virtuelle qu'ils composent d'un bout à l'autre de la ligne et au-delà sur l'ensemble du réseau télégraphique :

- Vous dites, monsieur ?... demanda l'employé.
- Je dis que c'est fort intéressant.
- Quoi ?
- Tout ce que vous me montrez... Et vous ne comprenez rien absolument à vos signes ?
- Rien absolument.
- Vous n'avez jamais essayé de comprendre ?
- Jamais ; pour quoi faire ?
- Cependant, il y a des signaux qui s'adressent à vous directement.
- Sans doute.
- Et ceux-là vous les comprenez ?

1 Armand Mattelart, *L'Invention de la communication*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui/Série histoire contemporaine », 1994, p. 69.

- Ce sont toujours les mêmes.
 - Et ils disent ?
 - *Rien de nouveau... vous avez une heure... ou à demain.*
 - Voilà qui est parfaitement innocent, dit le comte ; mais regardez donc, ne voilà-t-il pas votre correspondant qui se met en mouvement ?
 - Ah ! c'est vrai ; merci, monsieur.
 - Et que vous dit-il ? est-ce quelque chose que vous comprenez ?
 - Oui ; il me demande si je suis prêt.
 - Et vous lui répondez ?...
 - Par un signe qui apprend en même temps à mon correspondant de droite que je suis prêt, tandis qu'il invite mon correspondant de gauche à se préparer à son tour.
 - C'est très ingénieux, dit le comte.
- Vous allez voir, reprit avec orgueil le bonhomme, dans cinq minutes il va parler¹.

Roland Barthes tenait, on s'en souvient, que l'œuvre littéraire n'est pas seulement *mimésis*, figuration par la fiction, ni *sémiosis*, orchestration de signes, mais qu'elle est aussi *mathésis*, autrement dit stockage et transmission de savoirs, ou encore configuration d'un savoir qu'« elle engrène [...] dans le rouage de la réflexivité infinie : à travers l'écriture, le savoir réfléchit sans cesse sur le savoir, selon un discours qui n'est plus épistémologique, mais dramatique². » Il serait excessif de prêter à la scène du télégraphe du *Comte de Monte-Cristo* une telle énergie de réflexivité. Si tout un savoir s'y trouve effectivement engagé, c'est au service d'une dramatisation voulant que Dumas enregistre au crédit de l'illusion romanesque les ressources dont son héros tire parti dans sa vengeance. Il n'en reste pas moins que l'évocation du protocole de transmission propre au système de Chappe, tel qu'il est exposé simultanément au comte par le stationnaire jardinier et au lecteur par le romancier feuilletoniste, donne à voir confusément bien autre chose, ici encore, qu'une simple procédure pratique. À travers le rapport muet établi à distance d'un correspondant à l'autre, et à travers la figure de « l'homme au télégraphe », rien de moins peut-être que la naissance, dans la première moitié du XIX^e siècle, d'un nouveau type anthropologique et d'un nouveau régime de socialité ou de présence au social : l'homme *sériel* d'une part, la *sérialité* d'autre part.

1 A. Dumas, *op. cit.*, p. 761-762.

2 Roland Barthes, *Leçon* [Leçon inaugurale de la chaire de Sémiologie littéraire du Collège de France, prononcée le 7 janvier 1977], Paris, Seuil, 1978, p. 18-19.

... AU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE

Établie sur deux chapitres dont le premier en fait son titre, et d'une portée si considérable sur la suite de l'action, la scène du télégraphe (optique) tient assez largement dans l'ombre la présence plus ou moins fantomatique, dans le roman, de la technologie qui allait graduellement déclasser en France, après 1845, le réseau conçu par Claude Chappe. Il en est bien explicitement question, pourtant, à un moment clé et d'une façon qui y associe d'autant plus étroitement le personnage du comte de Monte-Cristo que ce dernier s'y voit présenté par un témoin, qui n'est autre que lui-même sous l'un de ses masques, comme l'inventeur d'un procédé de télégraphie électrique. La scène se passe au chapitre LXIX¹. Gérard de Villefort, se faisant passer pour un envoyé du préfet de police, rassemble des « informations », au sens judiciaire, à propos du mystérieux personnage dont bruit tout Paris et prend soin, comme le veut une instruction correctement conduite, de les recouper auprès de deux sources discordantes, d'abord l'abbé Busoni, ami d'enfance de Monte-Cristo, lequel l'oriente ensuite vers un second témoin, lord Wilmore, donné pour l'un des ennemis du comte ; comme l'un et l'autre lui ont livré en gros les mêmes renseignements, le procureur du roi, victime de sa propre procédure de validation, rentre « un peu tranquilisé par cette double visite », n'ayant sans doute « rien appris de rassurant », mais rien « non plus d'inquiétant² ». Les raisons de la présence du comte en France ? Les voici, selon le second de ces informateurs passés maîtres dans l'art subtil de l'intoxication :

- Mais, demanda [l'envoyé du préfet de police], savez-vous pourquoi [le comte] est venu en France ?
- Il veut spéculer sur les chemins de fer, dit lord Wilmore ; et puis, comme il est chimiste habile et physicien non moins distingué, il a découvert un nouveau télégraphe dont il poursuit l'application.
- Combien dépense-t-il à peu près par an ? demanda l'envoyé de M. le préfet de police.
- Oh ! cinq ou six cent mille francs, tout au plus, dit lord Wilmore ; il est avare.

1 A. Dumas, « Les informations », *op. cit.*, p. 839-849.

2 *Ibid.*, p. 849.

Il était évident que la haine faisait parler l'Anglais, et que, ne sachant quelle chose reprocher au comte, il lui reprochait son avarice.

– Savez-vous quelque chose de sa maison d'Auteuil ?

– Oui, certainement.

– Eh bien ! qu'en savez-vous ?

– Vous demandez dans quel but il l'a achetée ?

– Oui.

– Eh bien ! le comte est un spéculateur qui se ruinera certainement en essais et en utopies : il prétend qu'il y a à Auteuil, dans les environs de la maison qu'il vient d'acquérir, un courant d'eau minérale qui peut rivaliser avec les eaux de Bagnères-de-Luchon et de Cauterets. Il veut faire de son acquisition un *bad-haus*, comme disent les Allemands. Il a déjà deux ou trois fois retourné tout son jardin pour retrouver le fameux cours d'eau ; et comme il n'a pas pu le découvrir, vous allez le voir, d'ici à peu de temps, acheter les maisons qui environnent la sienne. Or, comme je lui en veux, j'espère que dans son chemin de fer, dans son télégraphe électrique ou dans son exploitation de bains, il va se ruiner ; je le suis pour jouir de sa déconfiture, qui ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre¹.

Portrait – autoportrait – de la plus grande importance pour notre propos. Ainsi, c'est dans le domaine des *flux* que Monte-Cristo, chimiste et physicien, inventeur doublé d'un utopiste, mènerait, à l'en croire, de ruineux « essais » : flux ferroviaire des corps et des biens, flux des cours d'eau, flux télégraphique des signes, tout cela étant sous-tendu de surcroît par des enjeux de spéculation, c'est-à-dire de jeu sur d'autres flux encore, ceux des valeurs boursières. N'aurait-on besoin que d'une preuve à l'appui d'une lecture allégorique du roman sous l'angle communicationnel, celle-ci y suffirait largement, de même qu'à souligner les ruses d'un Dantès s'employant ostensiblement, afin de mieux gruger sur leur propre terrain les notables qui sont ses adversaires, à mettre sa fortune au profit d'un pari spéculatif sur les équipements dont la France est en train de se doter à la veille de son décollage industriel. Le roman encadre ici très précisément, pour le coup, l'actualité technologique et politique. Sa troisième partie, située à Paris en 1838, et sa publication en feuilleton, de 1844 à 1846, s'ajustent, en toute continuité du temps de sa diégèse au temps de sa lecture, à une période ayant vu la France, en retard industriel sur ses voisins européens, procéder assez systématiquement à la modernisation de ses infrastructures de transport (canaux, ports, chemins de fer) et de

1 *Ibid.*, p. 848.

ses infrastructures de communication. En 1838, lorsque Monte-Cristo se présente en inventeur d'un procédé de télégraphie électrique, ce n'est guère qu'un an après l'apparition de cette technologie – première domestication utilitaire de l'électricité, selon Catherine Bertho –, simultanément en Angleterre (Cooke et Wheatstone) et aux États-Unis (Morse); et c'est très exactement l'année au cours de laquelle Samuel Morse voyage en Europe pour y prendre des brevets et tenter de convaincre les responsables du télégraphe d'adopter son procédé, d'abord en Angleterre, où on l'éconduit au profit de ses rivaux, puis en France, où Arago l'invite à en faire la démonstration devant l'Académie des sciences et lui obtient, sans davantage de succès, une entrevue avec l'administrateur en chef du réseau. La période allant de 1844 et 1846 correspond quant à elle au timide essor du télégraphe électrique en France, avec l'établissement d'une commission ministérielle *ad hoc* en 1844 et de premières expérimentations l'année suivante, dont les résultats probants se heurteront, jusqu'au début du Second Empire, à deux forces d'inertie induites par le système en place : inertie administrative, mais aussi symbolique, d'un réseau remarquablement développé, solidement implanté dans le territoire et comme ancré par les fondations de toutes ses tours dans le sol national, avec un taux d'efficacité donnant toute satisfaction à ses responsables; inertie technologique d'autre part, avec la conception et la mise en application dilatoire d'une forme hybride de télégraphe – le « télégraphe français » –, dont on dira un mot plus loin¹. Ajoutons que la décennie 1840 et celle qui suivra couvrent aussi, plus largement et plus fondamentalement, la période qui voit le concept de « réseau » perdre graduellement la forme spirituelle et abstraite qu'il avait dans la doctrine saint-simonienne pour suivre la pente d'une réification toute technicienne, à mesure que certains de ses principaux sectateurs s'introduisent dans les plus hautes sphères de l'État, avec le souci d'y occuper des postes de pouvoir et de mettre en pratique leurs idéaux dans une politique de grands travaux publics, au profit de la modernisation industrielle du pays, à l'instar d'un Michel Chevalier, bientôt conseiller de Napoléon III pour les chemins de fer et futur titulaire de la première chaire d'économie politique du Collège de France, ou d'un Prosper Enfantin porteur du projet de percement du canal de Suez en attendant que Ferdinand de Lesseps prenne le relais à partir

1 Ces données, ici très condensées, sont empruntées à C. Bertho, *op. cit.*, p. 59-75.

de 1854¹. On sait, au reste, de quel mépris Monte-Cristo, représentant factice d'une aristocratie revenue comme hanter la bourgeoisie au pouvoir, recouvre ceux qu'il appelle, au chapitre LX du roman, « messieurs les socialistes, les progressifs, les humanitaires » : autant de mots très signés à l'époque en direction des saint-simoniens, en train de procurer à cette même bourgeoisie les idéologèmes moraux et sociaux dont elle enveloppe son capitalisme en ascension².

Entre fiction et contexte, la coïncidence est donc bien grande. Encore resterait-elle peu parlante si les points de contact entre série romanesque et série technologique se réduisaient à cette mention très locale du télégraphe électrique parmi les « utopies » de Monte-Cristo, « utopies » que prolongent d'autre part, sur un plan déjà plus figuratif, les « prodiges » de rapidité qu'on lui reconnaît (dont un protagoniste parie qu'ils lui permettraient d'« [arriver] non seulement à dépasser les chemins de fer [...] mais à encore aller plus vite que le télégraphe³ »), ainsi que la griserie toute particulière que le narrateur nous le montre plus d'une fois prendre à la vitesse, signe euphorique du pouvoir qu'il exerce sur le temps et l'espace et de l'avance qu'il prend sur ses puissants ennemis grâce aux moyens de transport et de communication dont sa fortune lui permet de disposer⁴. Y a-t-il autrement dit, dans le roman, une scène

1 Voir sur ce point les travaux de Pierre Musso, *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La politique éclatée », 1997 et, dans la même collection, *Critique des réseaux*, 2003.

2 La scène se passe lors du déjeuner rue du Helder, en présence de fils et de représentants de cette bourgeoisie progressiste : « Peut-être ce que je vais vous dire vous paraîtra-t-il étrange, à vous, messieurs les socialistes, les progressifs, les humanitaires ; mais je ne m'occupe jamais de mon prochain, mais je n'essaye jamais de protéger la société qui ne me protège pas, et, je dirai même plus, qui généralement ne s'occupe de moi que pour me nuire ; et, en les supprimant dans mon estime et en gardant la neutralité vis-à-vis d'eux, c'est encore la société et mon prochain qui me doivent du retour. » (A. Dumas, *op. cit.*, p. 510.)

3 « Le voyage », *op. cit.*, p. 1056.

4 Voir par exemple au même chapitre : « Le voyage, sombre à son commencement, s'éclaircit bientôt par l'effet physique de la rapidité. Morcerf n'avait pas idée d'une pareille vitesse. / "En effet, dit Monte-Cristo, avec votre poste faisant ses deux lieues à l'heure, avec cette loi stupide qui défend à un voyageur de dépasser l'autre sans lui demander la permission, et qui fait qu'un voyageur malade ou quinquex a le droit d'enchaîner à sa suite les voyageurs allègres et bien portants, il n'y a pas de locomotion possible ; moi j'évite cet inconvénient en voyageant avec mon propre postillon et mes propres chevaux, n'est-ce pas, Ali ?" / Et le comte, passant la tête par la portière, poussait un petit cri d'excitation qui donnait des ailes aux chevaux ; ils ne couraient plus, ils volaient. La voiture roulait comme un tonnerre sur ce pavé royal, et chacun se détournait pour voir passer ce météore flamboyant. [...] /

de télégraphe électrique de même conséquence et de même proportion que la scène du télégraphe aérien examinée ci-dessus ? Non sans doute, car rien n'apparaît de si marquant dans *Le Comte de Monte-Cristo* ; cela se saurait, car cela se serait vu. Mais c'est qu'il faut mieux y regarder, et deux fois plutôt qu'une. Car si le télégraphe électrique n'est pas représenté en tant que tel dans la fiction, sa *figure* n'y est pas moins présente, avec certaines de ses caractéristiques techniques, telle qu'elle est *incarnée*, au sens le plus fort du terme, dans un personnage clé : Noirtier de Villefort.

Le portrait de ce redoutable infirme enfermé dans son propre corps – atteint de ce qu'on appellerait aujourd'hui le syndrome d'enfermement¹ – figure aux chapitres LVIII et LIX du roman et précède donc exactement, par un fait de coïncidence et de symétrie troublant, les deux chapitres réservés au télégraphe aérien². Cadavre aux yeux vivants, lourde présence muette et pourtant attentive, détenteur aussi de terribles secrets, le père du procureur du roi a mis au point avec son entourage un système d'expression reposant sur un codage exclusivement *digital* de l'information – fermeture de l'œil *gauche* ou de l'œil *droit* pour réclamer la présence de tel ou tel, yeux levés au ciel pour manifester son désir d'entrer en communication, yeux *ouverts* ou *fermés* pour *oui* ou *non* en réponse aux questions binaires qu'on lui adresse et qui, avec l'aide d'un dictionnaire dont les lettres et les entrées sont tour à tour sélectionnées, lui permettent de formuler un discours suivi (et jusqu'à dicter, devant notaire, son propre testament) :

Il était convenu que le vieillard exprimait son approbation en fermant les yeux, son refus en les clignant à plusieurs reprises, et avait quelques désirs à exprimer quand il les levait au ciel.

S'il demandait Valentine, il fermait l'œil droit seulement.

S'il demandait Barrois, il fermait l'œil gauche.

À la proposition de madame de Villefort, il cligna vivement les yeux.

«Voilà, dit Morcerf, une volupté que je ne connaissais pas, c'est la volupté de la vitesse.»
(*Ibid.*, p. 1057.)

- 1 En anglais *locked-in syndrom*, état neurologique grave causant une paralysie quasi complète du patient, en le maintenant cependant dans un état de conscience intégral, avec des facultés cognitives intactes. Celui-ci ne peut plus guère en général communiquer avec l'extérieur que par un battement de paupière et parfois un mouvement des yeux. Un récent cas célèbre est celui de Jean-Dominique Bauby (1952-1997), rédacteur en chef du magazine *Elle*, victime de cette paralysie dont il allait consigner l'expérience dans un ouvrage intégralement composé, lettre après lettre, par clignement de la paupière (*Le Scaphandre et le Papillon*, Paris, Robert Laffont, 1997).
- 2 A. Dumas, « M. Noirtier de Villefort » et « Le testament », *op. cit.*, p. 728-736 et p. 737-745.

Madame de Villefort, accueillie par un refus évident, se pinça les lèvres.

« Je vous enverrai donc Valentine, alors ? dit-elle.

– Oui », fit le vieillard en fermant les yeux avec vivacité. [...]

Noirtier leva les yeux au ciel. C'était le signe convenu entre lui et Valentine lorsqu'il désirait quelque chose. [...]

« Que veux-tu, cher père ? voyons. »

Valentine chercha un instant dans son esprit, exprima tout haut ses pensées à mesure qu'elles se présentaient à elle, et voyant qu'à tout ce qu'elle pouvait dire, le vieillard répondait constamment *non* :

« Allons, fit-elle, les grands moyens, puisque je suis si sotté ! »

Alors elle récita l'une après l'autre toutes les lettres de l'alphabet depuis A jusqu'à N, tandis que son sourire interrogeait l'œil du paralytique ; à N, Noirtier fit signe que oui.

« Ah ! dit Valentine, la chose que vous désirez commence par la lettre N ; c'est à l'N que nous avons affaire ? Eh bien ! voyons, que lui voulons-nous à l'N ? Na, ne, ni, no.

– Oui, oui, oui, fit le vieillard.

– Ah ! c'est *no* ?

– Oui. »

Valentine alla chercher un dictionnaire qu'elle posa sur un pupitre devant Noirtier ; elle l'ouvrit, et quand elle eut vu l'œil du vieillard fixé sur les feuilles, son doigt courut vivement du haut en bas des colonnes.

L'exercice, depuis six ans que Noirtier était tombé dans le fâcheux état où il se trouvait, lui avait rendu les épreuves si faciles, qu'elle devinait aussi vite la pensée du vieillard que si lui-même eût pu chercher dans le dictionnaire.

Au mot *notaire*, Noirtier fit signe de s'arrêter.

« *Notaire*, dit-elle ; tu veux un notaire, bon papa ? »

Le vieillard fit signe que c'était effectivement un notaire qu'il désirait.

« Il faut donc envoyer chercher un notaire ? demanda Valentine.

– Oui, fit le paralytique.

– Mon père doit-il le savoir ?

– Oui.

– Es-tu pressé d'avoir ton notaire ?

– Oui.

– Alors on va te l'envoyer chercher tout de suite, cher père. Est-ce tout ce que tu veux ?

– Oui. »

Valentine courut à la sonnette et appela un domestique pour le prier de faire venir M. ou madame de Villefort chez le grand-père.

« Es-tu content ? dit Valentine ; oui... je le crois bien : hein ? ce n'était pas facile à trouver, cela ? »

Et la jeune fille sourit à l'aïeul comme elle eût pu faire à un enfant¹.

1 *Ibid.*, p. 732-736.

Le stationnaire de Montlhéry était, on l'a vu, un *homme au télégraphe*; l'infirmes dont les yeux restent seuls animés d'une « étincelle » de vie est quant à lui, intégralement, un *homme-télégraphe*, la vivante métaphore de l'électricité mise au service d'une technologie qui n'admet, en fait de codage et de transmission des signaux, que deux positions, selon que le contact est établi ou coupé ou encore selon que le canal est ouvert ou fermé¹. Dans une fiction vouée aux pouvoirs de la communication et à proximité des chapitres portant sur le télégraphe aérien, cette représentation si dramatisée est plus que frappante : elle est significative, mais moins sans doute d'une volonté figurative de l'écrivain que d'une sorte de performance induite par la productivité rhétorique du roman lui-même, s'écrivant autant qu'il est écrit, prolongeant par ses propres sollicitations symboliques les intentions du romancier. C'est le propre des grandes œuvres de s'exhausser ainsi au-dessus des échafaudages établis par leurs auteurs. *Le Comte de Monte-Cristo* n'y déroge pas où la virtuosité verbale d'un Dumas se trouve comme relayée par l'énergie intrinsèque d'un texte qui, pour le passage qui nous intéresse, ajoute à l'incarnation du télégraphe électrique et à la mise en récit du codage digital auquel il est asservi un ensemble très saturé de figures pertinentes. Métaphores de l'« étincelle » ou des « éclairs », symbolisant à la fois, dans son tissu verbal, les passions dont bouillonne le corps inerte du paralytique et l'électricité qui lui sert de vivant véhicule d'expression².

-
- 1 Valentine de Villefort, petite-fille de Noirtier, prendra soin d'exposer au notaire ce code d'expression garantissant l'homme de loi que le paralytique jouit bien de toutes ses facultés mentales : « Monsieur, dit-elle, la langue que je parle avec mon grand-père est une langue qui se peut apprendre facilement, et de même que je le comprends, je puis en quelques minutes vous amener à le comprendre. Que vous faut-il, voyons, monsieur, pour arriver à la parfaite édification de votre conscience ? / – Ce qui est nécessaire pour que nos actes soient valables, mademoiselle, répondit le notaire ; c'est-à-dire la certitude de l'approbation ou de l'improbation. On peut tester malade de corps, mais il faut tester sain d'esprit. / – Eh bien ! monsieur, avec deux signes vous acquerez cette certitude que mon grand-père n'a jamais mieux joui qu'à cette heure de la plénitude de son intelligence. M. Noirtier, privé de la voix, privé du mouvement, ferme les yeux quand il veut dire oui, et les cligne à plusieurs reprises quand il veut dire non. Vous en savez assez maintenant pour causer avec M. Noirtier, essayez. » (« Le testament », *op. cit.*, p. 738.)
- 2 « La vue et l'ouïe étaient les deux seuls sens qui animassent encore, *comme deux étincelles*, cette matière humaine déjà aux trois quarts façonnée pour la tombe » (« M. Noirtier de Villefort », *op. cit.*, p. 728 ; je souligne, comme dans les citations suivantes) ; « Lorsque madame de Villefort prononça le nom de Franz, l'œil de Noirtier, que son fils connaissait si bien, frissonna, et les paupières se dilatant comme eussent pu faire des lèvres pour laisser passer des paroles, laissèrent, elles, passer un *éclair* » (*ibid.*, p. 731) ; « L'*éclair* du regard de

Et, de façon plus saisissante encore, toute une série d'antithèses ou d'oxymores, succession de commutations oui/non, blanc/noir, ouvert/fermé, qui, mieux que toute démonstration, confient à la rhétorique du discours le soin d'y crypter le codage binaire de l'information propre au télégraphe électrique, comme on le voit dans la séquence introductive suivante, où le patronyme même du personnage – Noir/tier – participe à cette rhétorique (on y fera ressortir ces commutations par des mots ou syntagmes alternativement noircis et soulignés) :

M. Noirtier, assis dans son grand fauteuil à roulettes, où on le plaçait le matin et d'où on le tirait le soir, assis devant une glace qui réfléchissait tout l'appartement et lui permettait de voir, sans même tenter un mouvement devenu impossible, qui entrait dans sa chambre, qui en sortait, et ce qu'on faisait tout autour de lui ; M. Noirtier, immobile comme un cadavre, regardait avec des yeux intelligents et vifs ses enfants, dont la cérémonieuse référence lui annonçait quelque démarche officielle inattendue.

La vue et l'ouïe étaient les deux seuls sens qui animassent encore, comme deux étincelles, cette matière humaine déjà aux trois quarts façonnée pour la tombe ; encore, de ces deux sens, un seul pouvait-il révéler au dehors la vie intérieure qui animait la statue : et le regard qui dénonçait cette vie intérieure était semblable à une de ces lumières lointaines qui, durant la nuit, apprennent au voyageur perdu dans un désert qu'il y a encore un être existant qui veille dans ce silence et cette obscurité.

Aussi, dans cet œil noir du vieux Noirtier, surmonté d'un sourcil noir, tandis que toute la chevelure, qu'il portait longue et pendante sur les épaules, était blanche ; dans cet œil, comme cela arrive pour tout organe de l'homme exercé aux dépens des autres organes, s'étaient concentrées toute l'activité, toute l'adresse, toute la force, toute l'intelligence répandues autrefois dans ce corps et dans cet esprit. Certes, le geste du bras, le son de la voix, l'attitude du corps manquaient, mais cet œil puissant suppléait à tout : il commandait avec les yeux ; il remerciait avec les yeux ; c'était un cadavre avec des yeux vivants, et rien n'était plus effrayant parfois que ce visage de marbre au haut duquel s'allumait une colère ou luisait une joie. Trois personnes seulement savaient comprendre ce langage du pauvre paralytique : c'étaient Villefort, Valentine et le vieux domestique dont nous avons déjà parlé. Mais comme Villefort ne voyait que rarement son père, et, pour ainsi dire, quand il ne pouvait faire autrement ; comme, lorsqu'il le voyait, il ne cherchait pas à lui plaire en le

Noirtier devint sanglant » (*ibid.*, p. 731) ; « Un éclair de joie passa dans les yeux de l'aïeul » (*ibid.*, p. 734) ; « L'œil de Noirtier lança un éclair comme s'il n'était pas dupe de ce faux assentiment donné par madame de Villefort aux attentions qu'elle lui supposait » (« Le testament », *op. cit.*, p. 742) ; « – Oui, oui, oui, répéta trois fois le paralytique, lançant un éclair à chaque fois que se relevait sa paupière » (*ibid.*, p. 744).

comprenant, tout le bonheur du vieillard reposait en sa petite-fille, et Valentine était parvenue, à force de dévouement, d'amour et de patience, à comprendre du regard toutes les pensées de Noirtier. À ce langage muet ou inintelligible pour tout autre, elle répondait avec toute sa voix, toute sa physionomie, toute son âme, de sorte qu'il s'établissait des dialogues animés entre cette jeune fille et cette prétendue argile, à peu près redevenue poussière, et qui cependant était encore un homme d'un savoir immense, d'une pénétration inouïe et d'une volonté aussi puissante que peut l'être l'âme enfermée dans une matière par laquelle elle a perdu le pouvoir de se faire obéir¹.

On pourrait être tenté de voir dans cette ponctuation d'antithèses – et singulièrement dans une séquence telle que noir/noir[tier]/noir/blanc –, une figuration du code morse, dont le langage digital tendra à remplacer, après 1837, le code analogique formalisé par Claude Chappe (telle disposition du sémaphore renvoyant à telle section d'un répertoire de mots et formules figées). Ce serait passer à côté du fait non moins significatif que, dans le récit machiné par Dumas, c'est bien plutôt d'une conjonction de ces deux codages qu'il s'agit, voulant que les instructions binaires émises par Noirtier permettent à tel de ses acolytes de sélectionner graduellement dans les pages d'un dictionnaire les entrées pertinentes. C'est là, adéquat à l'époque où se situe l'action, le signe d'un chevauchement entre les deux systèmes, par inertie du premier aux dépens de celui qui allait le périmer. Et ce chevauchement, le roman s'en fait le vecteur parce qu'il s'écrit effectivement, ainsi qu'on l'a rappelé, dans une période charnière en fait d'histoire technologique – et par chevauchement lui-même entre deux idéologies qu'il met aux prises l'une avec l'autre, d'un côté l'idéal aristocratique passéiste incarné par Monte-Cristo et d'un autre côté les valeurs bourgeoises progressistes représentées par les notables qu'il affronte. Réservons pour la conclusion cet isomorphisme de la technologie et de l'idéologie : il en dit plus long qu'il n'y paraît sur le rapport contradictoire que Dumas entretient avec la modernité technique et politique. Car entre-temps il faut faire place à plus curieux encore, à savoir que la forme hybride de communication télégraphique incarnée par Noirtier de Villefort s'apparente de très près au « télégraphe français » qui fut l'éphémère concurrent du télégraphe de Morse dans la seconde moitié des années 1840. L'appareil conçu en Angleterre par Cooke et Wheatstone tenait déjà lui-même d'une sorte de solution de

1 *Ibid.*, p. 728-729.

compromis : le courant électrique y déplaçait une aiguille aimantée sur un cadran. Mais l'appareil conçu en 1844 par l'ingénieur Louis Bréguet à la demande de l'administrateur en chef des télégraphes Alphonse Foy, apparut bien mieux comme une façon commode d'articuler les deux systèmes et d'en cumuler les avantages : les impulsions électriques reçues par l'appareil y mettaient en mouvement les bras d'un petit sémaphore. C'est qu'il s'agissait non seulement de préserver une tradition française – dont Bréguet, « fils du mécanicien qui [avait réalisé] les premiers appareils de Chappe¹ », se voyait peut-être comme le garant –, mais aussi d'acclimater les employés du télégraphe, sans brusquer leurs habitudes et leurs compétences acquises, aux performances de l'électricité appliquée à la transmission des messages. Ce « télégraphe français », mis en service en 1845 sur la ligne Paris-Rouen, ne passa pas le cap du Second Empire, qui allait convertir massivement le réseau du télégraphe au système de Morse. Merveille d'ingéniosité et de conservatisme, l'appareil Foy-Bréguet aura désormais sa place au musée des aberrations. Monstre humain pour « "monstre" technologique² », sa place pourrait bien être marquée aussi dans *Le Comte de Monte-Cristo*, par effet conjugué d'une rhétorique et d'une fiction.

UNE MODERNITÉ À REBOURS ?

On ne décidera pas ici du degré de conscience avec lequel le romancier a mis en place toute la machinerie que l'on vient de décrire. Il suffirait sans doute d'observer que cette machinerie soit bien là et qu'elle fonctionne en toute cohérence symbolique avec le propos général de l'œuvre. On notera néanmoins que cette conscience est évidemment variable : très haute touchant au télégraphe optique, dont la figure se détache avec autant de force dans le roman que dans le paysage et contre le ciel français des années 1830-1840 ; forte touchant au télégraphe électrique, dont Monte-Cristo se dit porteur d'un nouveau procédé ; plus faible,

1 C. Bertho, *op. cit.*, p. 74.

2 L'expression est de C. Bertho (n'ayant pas vu cependant que cette monstruosité a son équivalent dans le roman de Dumas), *op. cit.*, p. 75.

et à vrai dire très conjecturale, touchant à l'incarnation du télégraphe électrique et à la représentation rhétorique de son langage binaire dans les deux chapitres réservés à Noirtier de Villefort. Cette conscience, si l'on y tient, mieux vaudrait d'ailleurs y voir une prérogative du texte et de sa lecture plutôt que de son auteur. La fiction appuyée sur une rhétorique est productrice d'effets de réalité, mais aussi d'effets de représentation du réel qui parfois renseignent plus subtilement sur celui-ci, par-delà ce que peut même envisager ou espérer l'écrivain, que les reconstructions de l'historien et du sociologue. Du savoir à la fiction le courant est réversible, et comme c'est à Balzac ou Stendhal qu'il faut demander une sociologie critique de la Restauration et de la monarchie de Juillet, pourquoi ne demanderait-on pas à Dumas une représentation et peut-être une critique de la modernité technologique dont il fut le contemporain ? On y gagnerait peut-être un peu de lucidité ludique, quant aux modernités qui sont les nôtres, sinon une réduction de l'écart inintelligible établi entre les ingénieurs et les rêveurs. « La science est grossière, la vie est subtile, observait Barthes, et c'est pour corriger cette distance que la littérature nous importe¹. » Voilà pourquoi *Le Comte de Monte-Cristo*, qui continue d'emporter si bien son lecteur, peut aussi lui importer.

Laissons de côté ce qui relève de l'évidence. La vraisemblance d'un roman contemporain est au prix d'un environnement, pour les personnages, conforme d'assez près à celui des lecteurs de son temps, appelés à s'identifier à ces derniers : le télégraphe ou le chemin de fer – avec les spéculations dont ils font intensément l'objet à l'époque – sont d'abord des éléments de décor et de contexte crédibles et l'on pourrait montrer que le roman-feuilleton, de Soulié, Sue ou Dumas à Gustave Lerouge, en passant par Jules Verne et Gaston Leroux, a précisément été un vecteur d'intense littérisation (et donc aussi de figuration fantasmatique) des décors de la vie contemporaine et, en particulier, des technologies de communication, qui formeront jusqu'à nous le fond de sauce de la religion de la modernité. Qu'il s'agisse ensuite de ressources imaginaires offertes à un surhomme justicier, lequel les mobilisera dans sa quête de réparation, ouvre une perspective plus intéressante. Il n'est pas indifférent en effet que l'offensive contre les corruptions propres

1 R. Barthes, *op. cit.*, p. 18.

à la haute bourgeoisie de la monarchie de Juillet, portée par Dantès et peut-être par Dumas, passe, dans *Le Comte de Monte-Cristo*, par un retournement, contre cette bourgeoisie, non seulement des pouvoirs sur lesquels celle-ci s'appuie – pouvoir de la banque et du crédit, du droit et des normes sociales, avec différentes formes de relais politiques au plus haut niveau de l'État – mais également des valeurs idéologiques dont elle se soutient – progrès moral et social, innovations scientifiques et industrielles, rotation des biens et du crédit, avec différentes formes de relais technologiques dans les équipements de l'État, tels que réseaux de transports et de communications. Fort d'un trésor dilapidé, qui à lui seul représente un assaut ostentatoire contre les valeurs bourgeoises, Monte-Cristo intoxique les réseaux d'information par les informations qu'il y injecte, vicie la communication sociale par les communications dont il mobilise les ressorts et, aristocrate pour la montre, par une sorte de revanche des « frelons » sur les « abeilles », vitriolise les superstitions d'un univers de commerçants et d'industriels qui croient dur comme fer, ainsi que le leur ont enseigné Saint-Simon et ses disciples, dont ils ont commencé d'acclimater la prédication socialisante à leurs sociétés par actions, que « l'argent [étant] au corps politique ce que le sang est au corps humain¹ », tout progrès dans les dispositifs de circulation (des biens, des capitaux, des personnes, des messages) contribue à la prospérité et à la pacification générales. L'ironie de la chose atteint à son plus haut niveau lorsque Dantès, se présentant en inventeur de télégraphe et en spéculateur sur les chemins de fer, dans le témoignage de lord Wilmore au sujet de Monte-Cristo, se montre en symbiose, aux yeux de ceux qu'il affronte, avec le catéchisme de leur caste et les intérêts de leur classe.

Il est difficile sans doute de faire leurs parts respectives aux projections de l'écrivain et aux contraintes d'une fiction recyclant le modèle du feuilleton critique installé par Eugène Sue. Dumas est un homme de convictions fortes ; mais ses convictions sont très changeantes. À s'en tenir au *Comte de Monte-Cristo*, inversion des *Mystères de Paris* qui en conserverait la structure – ici un vrai aristocrate déguisé en ouvrier, là un vrai marin déguisé en aristocrate ; ici un éclairage sur les bas-fonds de Paris et la grandeur potentielle des petites gens, là une clarté acide

1 Henri Saint-Simon (comte de), *Catéchisme politique des industriels* (1824) et *Vues sur la propriété et la législation* (1818), dans *Œuvres complètes de Saint-Simon*, seconde livraison, Paris, Naquet, 1832, p. 270.

jetée sur les corruptions de la haute société –, reste que la modernité de Dumas y paraît assez conforme aux positions générales du romantisme : offensive contre les codes, révolution esthétique, insurrection dans la langue et dans les poétiques, mais rapport réactionnaire, et en tout cas régressif, à l'égard du monde moderne. Ce rapport paradoxal, aux deux sens du terme car il est aussi résistance à la *doxa* de l'heure, se prolongera, on le sait, du Parnasse au symbolisme et de Baudelaire à Mallarmé, en sorte que la modernité littéraire ne cessera de se conjuguer avec un refus des idoles du progrès et des icônes de la contemporanéité politique et technique. Du point de vue qui nous a occupé, la modernité du *Comte de Monte-Cristo* réside peut-être moins en définitive dans les technologies contemporaines qu'il met en scène et en jeu que dans le rapport d'incrédulité que ce beau et grand roman établit avec l'idéologie du progrès et la religion de la communication – une incrédulité carrément froide et sarcastique chez Dantès, mais que l'on devine plutôt franche et joyeuse chez Dumas.

Pascal DURAND
Université de Liège